

ENTRETIEN AVEC PIERRE LÉON PAR HÉDI BOURAOUI

H.B. : Comme tu as pu le constater dans mon article sur « *Nos jeunes années*, » j'ai été très impressionné par la fluidité de ta narration, la vivacité de ton style, la précision des dates et des événements que tu as vécus de 1944 à 1984. Comment as-tu convoqué la mémoire et les souvenirs ? Comment as-tu pu transcrire tous ces événements et toutes ces actions pendant quarante ans ?

P.L. : Merci, Hédi, de tes compliments, qui me flattent et me vont droit au cœur. Comment je me suis souvenu de tant d'événements, je n'en sais rien et j'en ai oublié par nécessité éditoriale et d'autres pour ne pas embarrasser. J'ai beaucoup dit, un peu médit gentiment et pas mal oublié volontairement.

Monique, mon épouse et compagne de ce parcours, a longtemps tenu un journal. Mais les notes des autres ne sont ni faciles à lire ni à interpréter. Elles m'ont cependant servi de points de repères pour certaines dates devenues floues. Je dirai que ce qui m'a le plus servi c'est la mémoire affective. Tout ce qui concerne la famille, par exemple pour les chapitres : « Tonton, Tatate, Parrain » etc. Et puis, on est une famille de conteurs. Après un bon repas et un bon vin, les repas finissent toujours par : « Tu te rappelles ? » Et c'est parti ! On rit bien, on pleure aussi parfois. Et c'est bon !

H.B. : Dans le livre que j'ai consacré à ton œuvre, dans la Collection *Portraits no 1*, Les Éditions du Vermillon, deux mots forment le titre : *Pierre Léon : Humour et Virtuosité*. Commençons par la virtuosité : en effet, tu as touché à tous les genres, de la poésie au roman, des nouvelles aux livres d'enfants, du drame au conte politiquement incorrect... Comment est-ce que tu fluctues d'un genre à un autre ? Dans quel genre préfères-tu écrire ? Je laisse de côté ici tes livres scientifiques et universitaires.

P.L. : J'ai d'abord aimé la poésie pour ses jeux de mots et mon *Grepotame* m'a beaucoup amusé. Selon Pierre Delors, j'ai « l'esprit d'enfance » que l'on retrouve dans d'autres recueils de poèmes tel *L'Habit d'Arlequin* et surtout dans *Le Papillon à bicyclette*. *Chants de la Toundra* est mon seul texte poétique dramatisé par le contexte. J'adore raconter aux enfants pour un autre jeu, celui des situations inattendues, burlesques, cocasses, impossibles, comme dans les petits livres de Pigou, le rusé renard. Je continue à écrire par jeu et je n'aime pas m'enfermer dans un seul genre.

Il y a des livres que j'ai faits sur commande. Ainsi, j'ai été invité par les relations culturelles d'Alsace comme écrivain en résidence à Strasbourg, avec mission de produire un ouvrage historique sur le Canada. Élémentaire ! Je connaissais bien toute la période des jésuites tentant de convertir les Indiens. Puis on s'est ravisé, me demandant de parler de l'Alsace. Facile, J'ai trouvé un frère de mon père jésuite dans un couvent alsacien ! Arrivé à Strasbourg avec le manuscrit de *Un Huron en Alsace*, je m'entends dire que la collection dans laquelle devait paraître mon roman n'acceptait que des ouvrages deux fois moins épais ! On m'a donné huit jours pour réécrire mon texte ! J'ai préféré en produire un autre. Il est devenu, *Faut-il tuer Aline Merlin* ? Petit polar sur *Radio Bleue Alsace*, où on m'avait enfermé !

Il y a d'autres livres comme les recueils de nouvelles ou les contes que j'ai écrits pour me distraire. *La Nuit la plus courte* est le résultat de longs récits de famille et d'une nuit d'avion. Après, il n'y avait plus qu'à polir avec Monique, qui avait vécu le drame que l'on racontait.

H.B. : Peux-tu indiquer brièvement comment tu as écrit le roman *L'Odeur du pain chaud*, les nouvelles, *Les Rognons du chat* ? Ou pourquoi tu as écrit *Le Mariage politiquement correct du Petit Chaperon Rouge* ? Autrement dit, nous parler du mystère derrière la composition de quelques-uns de tes livres ?

P.L. : *L'Odeur du pain chaud*, que ma fille, Françoise Léon, vient de traduire en anglais dans la collection bilingue du GREF, est tout simplement un récit de souvenirs d'enfance – une série de lettres échangées avec ma mère sur la vie de mon village d'enfance, comme il n'en existe plus maintenant. C'est un témoignage ethnologique au même titre que *Nos jeunes années* sur les générations suivantes.

Les Rognons du chat sont une des histoires cocasses, vécue à l'université et qui donne son titre à toute une série d'autres nouvelles. *Le Mariage politiquement correct du Petit Chaperon Rouge* s'est appelé d'abord *Après Perrault* et racontait ce qu'étaient devenus tous les personnages des contes après leur fin livresque, telle que : « Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants ». Mon manuscrit devait paraître aux *Éditions La Découverte* à Paris, quand s'est produite une querelle entre un groupe de féministes avant-gardiste et moi. C'était l'avènement du « politiquement correct ». Il ne fallait plus employer le mot 'con', les nains devenaient des « verticalement désavantagés », les bergers des 'techniciens des ovins', la grand-mère du Petit Chaperon rouge était « une personne non jeune, économiquement défavorisée », etc. Il y avait une jolie satire à ne pas manquer. Je me suis bien amusé à réécrire tous les vieux contes en moderne politiquement correct !

H.B. : Tu es reconnu pour ton sens de l'humour souvent basé sur des jeux de mots ou des quiproquos. Quels sont les procédés que tu utilises pour mettre en lumière ton humour ?

P.L. : J'utilise beaucoup les calembours mais aussi tout ce qui est jeu de mots.

H.B. : Élabore pour nos lecteurs/ lectrices comment tu es venu à écrire *Les Voleurs d'Étoiles de Saint-Arbrousse-poil* et *Sur la piste des Jolicoeur* ?

P.L. : Ce sont deux bouquins de la même famille burlesque. Le premier, destiné aux enfants, devait avoir un titre accrocheur et farfelu, bien que *Saint-Arbrousse-poil* existe réellement ! À

l'origine, il s'agissait de *Santy Brooks' Point*. Devenu majoritairement francophone, la municipalité en a fait ce joli toponyme !

Le reste allait de soi. Il fallait créer toutes sortes de situations abracadabrantes, comme le voyage à cheval sur une fusée qui n'est autre que la partie supérieure de la Tour CN.

Quant au second, il m'a été inspiré par la manie des Québécois de vouloir toujours retrouver leurs ancêtres. Il y avait une jolie satire à faire sur les jeunes Québécoises libérées de tous préjugés, face aux cousins français encore pris dans le filet de leurs principes moraux. J'en ai profité pour introduire le côté burlesque du Pape venant en cachette manger les rillettes de mon charcutier français et boire du Chinon.

H.B. : Eh oui, ton humour a parfois ce côté antireligieux, surtout dans *Le pied de Dieu, lecture irrespectueuse de la Bible*. Comment expliques-tu cela ?

P.L. : J'avais un vieux compte à régler avec une institution religieuse, qui m'a d'ailleurs beaucoup appris. Mais ce qui a déclenché mon indignation, ce ne sont pas les braves curés de Saint-Louis de Saumur mais une lecture tardive de la Bible. Quel livre horrible ! On loue toujours son aspect littéraire, mais on oublie le Dieu méchant qui brûle les homosexuels, lapide les femmes soupçonnées d'adultère ! Les intégristes musulmans n'ont rien inventé ! Et la religion fabriquée par les pères de l'Église, comme par les rabbins est un commerce lucratif qui n'a rien à voir avec la croyance en Dieu.

H.B. : Comment peux-tu situer ton œuvre dans le contexte franco-ontarien ? Et dans le contexte français ?

P.L. : Elle doit paraître insolite à bien des gens. Ainsi, dans le refus de la revue LIAISON d'accepter une critique d'Henri Mitterand, professeur émérite à la Sorbonne, complimentant,

comme toi, « *Nos jeunes années* », je ressens une sorte de racisme littéraire. Je suis trop différent. Non ?

H.B. : Comme je te l'ai parfois répété, le cours sur la littérature franco-ontarienne que j'étais le premier à initier à York ne se donne plus. Tu te souviens que tu y as participé plusieurs fois ; je faisais étudier dans mes cours douze auteur(e)s franco-ontarien(ne)s que je m'efforçais à faire venir parler de leurs œuvres. Il est intéressant de remarquer que plus la littérature franco-ontarienne est florissante, nous avons à présent plus de 170 écrivains/écrivaines, et moins on fait des cours sur cette même littérature. Qu'en penses-tu ?

P.L. : C'est regrettable. Il y a d'excellents écrivains franco-ontariens. Mais le snobisme de beaucoup d'intellectuels français méprise facilement ceux qui ne sont pas du clan des grands prix littéraires français. L'Institution littéraire de ce pays a longtemps été coupable. En Ontario, il n'y avait de littéraire que ce qui était français de France ou reconnu par les Québécois. L'université de Toronto a commencé récemment seulement à parler des productions locales.

H.B. : D'après notre ami Sergio, il n'y a pas de jeunes écrivains/écrivaines qui prennent la relève ! Es-tu d'accord avec lui ? Je ne le suis pas ! Mais je ne sais comment se fera la relève !

P.L. : Pas d'accord non plus ! Et j'ignore, comme toi, ce que sera la suite. L'avènement d'Internet va bouleverser bien des habitudes.

H.B. : Le livre que j'ai fait sur toi, grâce à ton aide précieuse, est resté le seul à avoir paru dans cette collection. Dommage ! Ce livre a été écrit pour faire la promotion de tes écrits. Vois-tu un moyen de faire revivre ce livre qui devait servir aussi bien au secondaire qu'à l'universitaire ?

P.L. : Il faudrait trouver une nouvelle direction. Toi ? Le seul moyen d'une bonne diffusion serait qu'il entre dans le circuit des Commissions scolaires et que sa lecture soit recommandée par des

profs à l'esprit ouvert. Cela suppose beaucoup d'impartialité et d'accord dans les jugements des membres des commissions!

H.B. : As-tu des suggestions non seulement pour la promotion de tes écrits, mais aussi des écrits de tous/toutes les écrivains/écrivaines franco-ontarien(ne)s ? Son corpus est impressionnant, mais on a l'impression qu'il fait du surplace, sans bouger ni à l'intérieur ni à l'extérieur de notre province.

P.L. : Il est bien difficile d'inciter les gens à lire une production galopante et la publicité ne suffit pas. Il y aurait bien la solution que tu préconisais de faire acheter les livres par les institutions culturelles, en particulier celles de l'étranger. Il faudra alors sélectionner. Qui le fera ? Et quand on pense que pour un livre de \$ 16 les postes canadiennes chargent \$ 32 pour une expédition à l'étranger par avion et la moitié par poste ordinaire, et que les envois mettront 3 mois à traverser l'Atlantique, ce n'est pas demain que le livre va prospérer !

H.B. Tu as aussi fait du journalisme. On ne peut oublier ta rubrique « *L'humour en coin* » dans l'Express de Toronto. Il me semble que les médias ne font pas assez d'efforts pour encourager les écrivain(e)s et parler un peu plus de leurs livres. Comment aborder cette question épineuse ?

P. L. Il faut le demander aux éditeurs des journaux. *L'Express de Toronto* est un des rares journaux à avoir des blogues et un Forum où les lecteurs comme les écrivains peuvent intervenir.

Bravo !

H.B. Que penses-tu du *Salon du livre de Toronto* ? Est-il efficace pour l'achat des livres franco-ontariens ?

P.L. Les organisateurs font ce qu'ils peuvent mais ils n'ont pas de grands moyens. D'autre part, l'inflation de la production des livres freine leur achat. Beaucoup de gens n'hésiteront pas à

payer un repas 100 \$ ou plus et ils rechigneront à déboursier 10 \$ pour un livre. Ce genre de mentalité ne changera pas facilement.

H.B. : Tu es parmi les Sages / écrivains de l'Ontario. Peux-tu me donner quelques réflexions sur ce corpus dont tu connais presque tous/toutes les écrivains/écrivaines ?

P.L. : Je connais bien les écrivains talentueux de Toronto, les Hédi Bouraoui, Paul Savoie, Claude Taton, Daniel Soha, etc. Moins bien ceux d'Ottawa ou de Sudbury, comme Nicole Champeau et Maurice Henrie. Je les aime bien tous mais le temps me manque pour en discuter. À toi de jouer ! C'est toi le prof de littérature.

En tout cas, grand merci, cher Hédi, de ton initiative. Te voilà une fois de plus à l'avant-garde d'une fraternelle initiative.

Toronto, fin février / début mars 2013